

L'ALGERIE A L'HEURE DU CHOIX

Mesures partielles ou marche vers le socialisme



Photo Tribune

« L'Automatic » de Lagailarde, aujourd'hui comité de gestion, est géré par des étudiants.

OUI, l'Algérie du pied-noir est morte. L'impression la plus tenace qui s'impose après quinze jours de promenades et de contacts à Alger est qu'un monde s'est définitivement écroulé. Le nouveau visage d'Alger ? Essentiellement le calme et la sécurité qui y règnent, l'effervescence aussi ; la frénésie sympathique qui précède toujours les grandes périodes de construction. Après des années de luttes sanglantes, la capitale de l'Algérie indépendante a perdu son tragique visage de terreur et de mort. Après le « temps du mépris » qui coûta aux deux communautés tant de vies humaines, voici qu'apparaît celui de la dignité.

Européens et Musulmans

Pour le flâneur qui déambule dans Alger, un an après l'indépendance, la rue offre le spectacle banal et multicolore de toute grande

Notre envoyé spécial, Dominique Laury, vient de passer quelques semaines en Algérie. Il a rencontré différents responsables qui travaillent pour l'Algérie de demain. Qu'il s'agisse des cadres des comités de gestion, de la jeunesse ou de l'U.G.T.A., tous, dans cet Etat qui entre dans sa deuxième année d'indépendance, vivent une expérience dont on ne mesure pas encore la portée. Aujourd'hui, un pied-noir lui résume l'état d'esprit des Européens : conviction politique ou amertume.

ville méditerranéenne. On cherche en vain les traces des graffiti qui surchargeaient les murs blancs des immeubles. Devant le calme et la blancheur d'Alger, je fis part de mon étonnement à un ami Algérien, journaliste à *Al Chaab*. Celui-ci m'expliqua : « Depuis six mois, la physionomie d'Alger s'est complètement modifiée ; la circulation était nulle, trois magasins sur quatre étaient fermés. Quant aux murs de la ville, ils étaient bariolés de slogans contradictoires. Mais la semaine qui a précédé les fêtes du 1^{er} Novembre fut une véritable semaine de « grand nettoyage ». Plus de mille employés municipaux et de nombreux policiers procédèrent à la toilette de la ville rue par rue et, en huit jours, Alger redevenait « Alger la Blanche ».

Dans la casbah, où le pittoresque n'enlève rien au sordide, certaines ruelles gardent

encore leurs inscriptions comme pour rappeler aux étrangers le souvenir d'une époque douloureuse. « Vive le G.P.R.A. ! », « Un seul héros, le peuple ! » voisinent avec des mots d'ordre écrits en arabe. Dans ces rues étroites, tout un monde multicolore vend, achète, gesticule et palabre bruyamment. Aujourd'hui, dans les petites ruelles de la casbah, comme dans les grandes artères d'Alger, Européens et Musulmans se côtoient comme si la guerre ne les avait jamais séparés. Mais les Européens que l'on croise maintenant dans la rue d'Isly ou dans la rue Michelet, rebaptisées rues Ben-Méhidi-Larbi et Didouch-Mourad, ont plus souvent l'accent de Pantin ou de Valenciennes que celui qui fit la réputation de la « famille Hernandez ».

En effet, les nombreux Français arrivés pour travailler ici ont été rapidement adoptés par la population algérienne, et il n'est pas rare de rencontrer à la même table d'une terrasse de café Français et Algériens commenter de vive voix les dernières décisions gouvernementales.

Le nombre des pieds noirs restés en Algérie s'élève aujourd'hui à 125.000, dont 70 p. 100 à Alger. Ils ne se mêlent pas volontiers aux Français de France. Regroupés en haut de la rue Michelet, ils ne se manifestent guère plus bas que la grande poste. « Certes, m'a avoué un pied-noir, nous descendons parfois jusqu'au square Bresson (aux portes de la casbah), mais c'est pour une course importante, et nous remontons rapidement chez nous. »

La soif d'apprendre

Les jeunes pieds-noirs se retrouvent parfois à la brasserie des Facultés, mais ils doivent partager la terrasse avec les nombreux Algériens qui fréquentent aujourd'hui cet ancien fief des étudiants O.A.S. Non loin de là, se dresse l'« Automatic », où Lagailarde prêchait la violence au nom de l'Algérie française à un auditoire de jeunes fanatisés. Maintenant, l'« Automatic » porte le nom de « Cercle Abderhamane Taleb », héros mort pour l'indépendance. La direction du cercle est assurée par un comité de gestion formé d'étudiants. A la terrasse, l'on parle révolution, socialisme, contradictions du capitalisme. Devant moi, à une table, un groupe d'étudiants algériens décortique le

dernier discours du président Ben Bella, et les mots « socialisme » et « coopération » reviennent comme un leitmotiv. Une soif d'apprendre s'est emparée de la jeunesse algérienne. Elle connaît la lourde responsabilité qui lui incombe : prendre en main l'avenir du pays.



(Cliché coopérative F. Fanon.)

Hier fellah, aujourd'hui, président du comité de gestion d'une ferme

Dans la rue Didouch-Mourad, le libraire fait des affaires d'or. A la vitrine, Karl Marx voisine avec Frantz Fanon et Freud, tandis que Mao tsé-Toung frôle le dernier ouvrage de Dumont : *L'Afrique noire est mal partie*. La presse s'arrache dès que sortie et les journaux de France ne sont pas les moins lus. *L'Observateur* et *l'Express* se partagent, avec *Révolution Africaine*, la préférence des étudiants algériens.

Entretien avec un pied-noir

Je suis resté quinze jours en Algérie, j'ai pris contact avec de nombreux responsables d'organisations, rencontré des personnalités gouvernementales, des ouvriers et étudiants algériens ; avec tous j'ai pu avoir de longues conversations. Mais rencontrer un pied-noir qui veuille bien avoir un entretien avec moi ne fut pas tâche aisée. Les jeunes vous fuient comme la peste, les vieux se taisent, écrasés par le poids de leur défaite. Après de nombreux échecs, le hasard m'a permis de rencontrer un ingénieur déterminé à rester en Algérie.

Il a bien voulu être le défenseur des pieds-

noirs et résumer l'état d'esprit de ceux qui ont décidé de tenter leur chance dans l'Algérie nouvelle.

« Si je suis resté en Algérie, c'est avant tout parce que je refusais de céder à la panique. Remarquez, je comprends ceux qui sont partis, nous avons eu l'exemple du Congo où, au lendemain de l'indépendance, les massacres et les viols se sont succédés. De nombreux pieds-noirs ont craint que se produisent ici les mêmes tueries. Pour moi, j'ai un bon métier, je n'ai jamais eu d'histoires avec les musulmans et surtout je ne veux pas remettre les pieds en France. Du moment qu'on me laisse travailler en Sécurité, il n'y a pas de raisons pour que je parte. »

— Vous dites que vous ne voulez plus remettre les pieds en France. Pourquoi ?

« Les Français de la métropole détestent ceux d'Algérie. Rappelez-vous le résultat du référendum : oui à 85 p. 100 pour l'autodétermination. Comment sont reçus les rapatriés ? Comme des chiens. En France, les pieds-noirs se sentent des expatriés à qui l'on fait l'aumône. Il suffit de faire quelques kilomètres dans Paris à bord d'une voiture immatriculée 9 A pour comprendre comment nous sommes considérés. »

Tandis qu'il me parlait, je pensais qu'il vivait sur une idée toute faite des métropolitains, mais sa bonne volonté m'engageait à poursuivre : « Ne croyez-vous pas que l'O.A.S. y soit pour quelque chose ? »

« Mon cher monsieur (mon interlocuteur se lève, «a voix devient grave), l'O.A.S., personne n'a compris, en Métropole, ce, que cela signifiait. Ici, tout le monde était pour l'O.A.S., moi compris, car elle représentait notre dernier espoir après avoir été trahis par de Gaulle. En France, on considérait l'O.A.S. comme fasciste ; à chaque fois que l'on veut se séparer de quelque chose, on crie au fascisme. L'O.A.S. a été la réponse à la tromperie de de Gaulle. Le 13 mai, nous avons été encouragés par de Gaulle, puis par les autorités, toute l'armée était avec nous, puis ce fut l'abandon, et les généraux ont suivi ; seuls quelques-uns parmi les meilleurs ont refusé de brader l'Algérie comme le fut l'Indochine. »

— Vous oubliez la terreur et les massacres perpétrés par l'O.A.S. ?

Mon interlocuteur se fâche. *« Quand l'O.A.S. s'est aperçue qu'il n'y avait que le*

terrorisme qui payait, elle a employé les mêmes moyens que l'adversaire. N'oubliez pas que le F.L.N. a inauguré la torture en Algérie, j'en ai la preuve. »

Comment lui faire comprendre, dans ce bref entretien, que la violence en Algérie n'a pas commencé le jour où quelqu'un, de quelque bord qu'il fût, jeta une bombe, mais quand le colonialisme, pour se maintenir et exploiter le pays, condamnait la population à la plus sordide misère ? Je lui fis observer : *« Et les nombreux hitlériens, fascistes notoires, que l'on a arrêtés ? »*

« Bien sûr, répliqua-t-il, quand l'O.A.S. manqua d'hommes, elle a pris tous ceux qui voulaient bien soutenir son action, mais, au début, l'O.A.S. ne représentait que des soldats dignes de ce nom. Croyez-moi, les tueurs ne sont pas de notre côté, ce titre revient à l'armée française qui, le 26 mars 1962, s'est distinguée en assassinant quatre-vingt-quatre Français qui faisaient une démonstration de sympathie aux habitants de Babel-Oued. L'armée a laissé approcher la foule et a tiré sans sommation. »

— Il a été reconnu que les premiers coups de feu furent tirés des balcons où s'abritaient des membres de l'O.A.S.

« Des mensonges, de la propagande, on a dit tant de choses... que les pieds-noirs voulaient s'emparer du pouvoir en France... Quel bluff ! On ne pensait qu'à garder l'Algérie française, un point c'est tout. Algérie française, nous l'étions tous, maintenant nous avons perdu, il faut accepter ou partir. »

« Ben Bella n'est pas un mauvais bougre... »

— Les pieds-noirs qui restent en Algérie pourront-ils, un jour, avoir des rapports cordiaux avec les musulmans ?

« Cela m'étonnerait fort : il y aura toujours un malaise entre les deux communautés. »

Mais la sécurité en ville est totale.

« C'est exact, mais c'est peut-être provisoire. Ben Bella n'est pas un mauvais bougre, il sait tenir ses hommes, mais restera-t-il au pouvoir ? Et comment sera disposé envers les Européens celui qui lui succédera ? Pouvez-vous me le dire ? Non, croyez-moi, nous ne nous sentirons jamais plus à l'aise dans ce pays. Que chacun vive en paix de son côté et puisse travailler, c'est tout ce qu'on

demande. »

— **Que pensez-vous des dernières décisions de Ben Bella ?**

« La réquisition du domaine de Borgeaud, cela ne me dérange pas; Borgeaud a de quoi vivre dans les banques suisses, mais j'ai bien peur que les petits colons fassent encore les frais de ces nouveaux décrets. »

— **Et la coopération ?**

Mon interlocuteur ne me laisse même pas terminer ma phrase, il déclare en souriant :

« Ben Bella joue intelligemment, il se sert de l'argent français pour construire son socialisme. C'est ça, en définitif, la coopération. Mais tout cela ne m'intéresse pas ; pour moi, la page est tournée ; si on me laisse travailler en paix, ce pays deviendra peut-être le mien. »

Avant de me quitter, cet ingénieur demande à garder l'anonymat.

En somme, la déception et une certaine délectation à revenir sur le passé, plutôt que d'essayer d'envisager courageusement l'avenir. Tenter sa chance dans l'Algérie nouvelle ? Il ne m'en a pas parlé. Que cherche-t-il ? Un travail assuré et une vie tranquille au sein de ses pareils. Il ne reste pas par conviction, mais par inertie.

Faut-il généraliser ? Je ne le pense pas. Mais quoi ? Ce pied-noir ne représente pas le nouveau visage de l'Algérie, et je quitte cet ingénieur pour aller retrouver mes amis du journal *Al Chaab* au café des Cinq-Avenues.

L'Algérie du pied-noir est bien morte. A celle-ci, nostalgique, s'oppose comme en diptyque l'Algérie nouvelle en construction, passionnante et complexe.

Dominique Laury.

PROCHAIN ARTICLE :
L'Algérie à l'heure
des comités de gestion



Photo Tribune

Dans les petites ruelles de la Casbah, comme dans les grandes artères d'Alger, Européens et musulmans se côtoient comme si la guerre ne les avait jamais séparés.